

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ANDRÉ DEL SARTO

MUSSET, ALFRED DE

Drame — 1851

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ANDRÉ DEL SARTO	122 répliques
CORDIANI	49 répliques
LIONEL	48 répliques
DAMIEN	44 répliques
GRÉMIO	43 répliques
LUCRÈCE	30 répliques
CÉSARIO	17 répliques
SPINETTE	11 répliques
MATHURIN	8 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	38

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

(Cordiani enveloppé d'un manteau et masqué descend de la fenêtre de gauche.)

GRÉMIO SEUL *(un trousseau de clefs à la main)*

Je crois que j'ai dormi cette nuit un peu plus longtemps que de coutume ; non, l'aurore commence à peine à paraître ; tout repose dans cette maison ; il n'est pas temps encore d'ouvrir les portes. Était-ce un rêve que je faisais ? Il m'a semblé, en vérité, que j'entendais du bruit dans la cour ; à l'heure qu'il est, c'est singulier.

5

(descendant)

CORDIANI *(sur le balcon et s'adressant à une personne qu'on ne voit pas)*

Dans une heure ! Par la porte du jardin dans une heure et à toujours !

GRÉMIO

Qu'ai-je entendu ? Arrête, qui que tu sois !

(Il le frappe et s'enfuit dans le jardin.)

CORDIANI

Laisse-moi passer, ou je te tue !

GRÉMIO *(seul)*

Au meurtre ! Au voleur ! Mathurin ! Au secours !

SCÈNE II

Grémio, Damien, puis Cordiani.

10

DAMIEN *(entrant)*

Qu'est-ce ? Qu'as-tu à crier, Grémio ?

GRÉMIO

Il y a un voleur dans le jardin, venez avec moi, monsieur, je vous prie, il ne saurait nous échapper ; tout est fermé.

DAMIEN

Vieux fou ! Tu te seras grisé !

GRÉMIO

De cette fenêtre, Monsieur, de la fenêtre de madame Lucrèce, je l'ai vu descendre. Ah ! Je suis blessé ! Il m'a frappé au bras de son stylet.

15

DAMIEN

Tu veux rire ? Ton pourpoint est à peine déchiré. Quel conte viens-tu faire, Grémio ? Qui diable veux-tu avoir vu descendre de la fenêtre de Lucrèce à cette heure-ci ? Sais-tu, sot que tu es, qu'il ne ferait pas bon l'aller redire à son mari ?

20

GRÉMIO

Je l'ai vu comme je vous vois, et j'ai entendu quelques mots...

DAMIEN

Tu as bu, Grémio, tu vois double.

GRÉMIO

Double ! Je n'en ai vu qu'un.

DAMIEN

Pourquoi réveilles-tu une maison entière, et une maison comme celle-ci, pleine de jeunes gens, de valets ? T'a-t-on payé pour imaginer ce mauvais roman sur le compte de la femme de mon meilleur ami ? Tu cries ²⁵ au voleur, et tu prétends qu'on a sauté par la fenêtre ? Es-tu fou ou es-tu payé ? Dis, réponds, que je t'entende.

GRÉMIO

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je l'ai vu, en vérité de Dieu je l'ai vu ; que vous ai-je fait ? Je l'ai vu. 30

DAMIEN

Écoute, Grémio... Prends cette bourse, elle est peut-être moins lourde que celle qu'on t'a donnée pour inventer cette histoire-là. Va-t'en boire à ma santé ; tu sais que je suis l'ami de ton maître, n'est-ce pas ? Je ne suis pas un voleur, moi, je ne suis pas de moitié dans le vol qu'on lui ferait... Tu me connais depuis dix ans, comme je connais André... Eh ³⁵ bien ! Grémio, pas un mot là-dessus, pas un mot, entends-tu, ou je te fais chasser de la maison. Va, Grémio, rentre chez toi, mon vieux camarade, que tout cela soit oublié.

(Il rentre.)

GRÉMIO

Je l'ai vu, mon Dieu, sur ma tête, sur celle de mon père ! Je l'ai vu, bien vu !

40

(Cordiani paraît.)

DAMIEN SEUL (s'avance vers le jardin et appelle)

Cordiani ! Cordiani ! Insensé ! En es-tu venu là ? André, ton ami, le mien, le pauvre André !

CORDIANI

Elle m'aime, ô Damien, elle m'aime ! Que vas-tu me dire ? Je suis heureux, regarde-moi, elle m'aime !

DAMIEN

Et cet homme qui te surprend ! À quoi penses-tu ? Et André, André, Cordiani ?

45

CORDIANI

Que sais-je ? Je puis être coupable, tu peux avoir raison ; nous en parlerons demain ;... un jour... plus tard ;... Laisse-moi être heureux.

DAMIEN

Tu peux être coupable, dis-tu ? Et tu brises comme une paille un lien de vingt-cinq années ! Tu peux être coupable... et l'homme qui te voit sortir crie au meurtre !

50

CORDIANI

Ah ! Mon ami, qu'elle est belle !

DAMIEN

Insensé ! Insensé !

CORDIANI

Si tu savais quelle région j'habite ! Comme le son de sa voix seulement
éveille en moi une vie nouvelle ! Damien, les poètes se sont trompés. 55
Est-ce l'esprit du mal qui est l'ange déchu ? C'est celui de l'amour qui,
après la création, ne voulut pas quitter la terre, et, tandis que ses frères
remontaient au ciel, laissa tomber ses ailes d'or en poudre aux pieds de
la beauté qu'il avait créée.

DAMIEN

Je te parlerai dans un autre moment ; le soleil se lève ; tout à l'heure 60
quelqu'un viendra s'asseoir aussi sur ce banc ; il posera comme toi ses
mains sur son visage, et ce ne sont pas des larmes de joie qu'il cachera.

CORDIANI

Tout à l'heure, je n'y serai plus.

DAMIEN

Que veux-tu dire ?

CORDIANI

Rien, rien, tu le sauras bientôt. 65

DAMIEN

Explique-toi ; tu parles comme en délire ! Que veux-tu faire ? À quoi songes-tu ?

CORDIANI

Je pense au coin obscur de mon atelier où je me suis assis tant de fois regrettant ma journée ; je pense à Florence qui s'éveille, aux promenades, aux passants qui se croisent, au monde où j'ai erré vingt ans
comme un spectre sans sépulture, à ces rues désertes où je me plongeais
au sein des nuits, poussé par quelque dessein sinistre ; j'ouvre les bras, et je vois passer les fantômes des femmes que j'ai cru aimer, mes plaisirs, mes peines, mes espérances ! Ah ! Mon ami, comme tout est foudroyé ! Comme tout ce qui fermentait en moi s'est réuni en une seule
pensée : n'aimer qu'elle ! C'est ainsi que mille insectes épars dans la
poussière viennent se réunir dans un rayon de soleil !

DAMIEN

Que veux-tu que je te dise ? Un amour comme le tien n'a pas d'ami.

CORDIANI

Qu'ai-je eu dans le coeur jusqu'à présent ? Dieu merci ! Je n'ai jamais cherché ni la science, ni la fortune ; j'ai vécu de mon pinceau, de mon travail ; mais mon travail n'a nourri que mon corps ; mon âme a gardé sa faim céleste ; Dieu merci, je n'ai jamais aimé ; mon coeur n'était à rien jusqu'à ce qu'il fût à elle.

DAMIEN

Comment te dire ce qui se passe dans mon âme ? Ne m'es-tu pas aussi cher que lui ?

CORDIANI

Et maintenant qu'assis à ma table je laisse couler comme de douces larmes les vers insensés qui lui parlent de mon amour, et que je crois sentir derrière moi son fantôme charmant s'incliner sur mon épaule pour les lire ; maintenant que j'ai un nom sur les lèvres, ô mon ami ! Quel est l'homme ici-bas qui n'a pas vu apparaître cent fois, mille fois dans ses rêves, un être adoré, fait pour lui, devant vivre pour lui ? Eh bien, quand, un seul jour au monde, on devrait rencontrer cet être, le serrer dans ses bras et mourir ?

90

DAMIEN

Tout ce que je puis te répondre, Cordiani, c'est que ton bonheur m'épouvante !

95

CORDIANI

Que veut dire cela ? Crois-tu que je l'aie séduite ? Qu'elle ait réfléchi et que j'aie réfléchi ? Depuis un an je la vois tous les jours, je lui parle et elle me répond ; je fais un geste, et elle me comprend ; elle se met au clavecin, elle chante, et moi, les lèvres entr'ouvertes, je regarde une longue larme s'échapper de ses yeux ; pourquoi ne m'aimerait-elle pas ?

100

DAMIEN

Pourquoi ? Tu le demandes ?

CORDIANI

Silence ! J'aime et je suis aimé. Je ne veux rien analyser, rien savoir ; il n'y a d'heureux que les enfants qui cueillent un fruit et le portent à leurs lèvres sans penser à autre chose, sinon qu'ils l'aiment et qu'il est à portée de leurs mains.

105

DAMIEN

Sophisme ! Sophisme d'un coeur qui s'aveugle !

(Ils sortent à gauche.)

CORDIANI

Non ! non ! Toi que voilà, Damien, depuis combien de temps m'as-tu vu l'aimer ? Qu'as-tu à dire à présent, toi qui es resté muet, toi qui as vu pendant une année chaque battement de mon coeur, chaque minute de ma vie se détacher de moi pour s'unir à elle ! Et je suis coupable aujourd'hui ? Alors pourquoi suis-je heureux ? Et que me diras-tu d'ailleurs que je ne me sois dit cent fois à moi-même ? Suis-je un libertin sans coeur ? Ai-je jamais parlé avec mépris de tous ces mots sacrés qui, depuis que le monde existe, errent sur les lèvres des hommes ? Tous les reproches imaginables, je me les suis adressés... et cependant je suis heureux ! Le remords, la vengeance hideuse, la triste et muette douleur, tous ces spectres terribles sont venus se présenter au seuil de ma porte ; aucun n'a pu rester debout devant l'amour de Lucrèce !... Viens avec moi dans mon atelier ; là, dans une chambre fermée à tous les yeux, j'ai taillé dans le marbre le plus pur l'image adorée de ma maîtresse ; je veux te répondre devant elle ; viens, la cour s'emplit de monde et l'Académie va s'ouvrir.

SCÈNE III

Lionel, Césario.

(Le jour paraît, les peintres entrent par la grille.)

(Musique de M. Ancassis.)

(DEUXIÈME COUPLET.)

CÉSARIO *(entre en chantant)*

Il se levait de bon matin Pour se mettre à l'ouvrage, Le bon gros père
Célestin, Tintaine, tintin. Il se levait de bon matin, Comme un coq de
village. Lorsque, pour chanter au lutrin, Nous manquions de courage, Le
bon gros père Célestin, Tintaine, tintin, Il buvait pour nous mettre en
train, C'était là son usage. Quand il mourra le verre en main Un jour,
vide dans son grand âge, Le bon gros père Célestin, Tintaine, tintin,
Quand il mourra le verre en main, Ce sera grand' dommage.

125

130

LIONEL

Le maître est-il levé ?

CÉSARIO

Comme le pape à l'église, toujours le dernier qui arrive, et le premier
quand il y est.

LIONEL

Que d'écouliers autrefois dans cette Académie ! Comme on se disputait
pour l'un, pour l'autre ! Quel événement que l'apparition d'un nouveau
tableau ! Sous Michel-Ange, les écoles étaient de vrais champs de ba-
taille ; aujourd'hui on travaille pour vivre, et les arts deviennent des
métiers.

135

CÉSARIO

C'est ainsi que tout passe sous le soleil ; moi, Michel-Ange m'ennuyait ;
je suis bien aise qu'il soit mort.

140

LIONEL

Quel génie que le sien !

CÉSARIO

Eh bien, oui, c'est un homme de génie, qu'il nous laisse tranquilles. As-tu vu le portrait du Pontormo?

LIONEL

Et j'y ai vu le siècle tout entier ; un homme incertain entre mille chemins divers, la caricature des grands maîtres se noyant dans son propre enthousiasme, capable de se retenir, pour s'en tirer, au manteau gothique d'Albert Durer. ¹⁴⁵

CÉSARIO

Vive le gothique ! Si les arts se meurent, l'antiquité ne rajeunira rien ; il nous faut du nouveau.

SCÈNE IV

Lionel, Césario, Peintres, etc., André del Sarto sortant du pavillon.

150

ANDRÉ (à un domestique)

Dites à Grémio de seller deux chevaux, un pour lui et un pour moi ; nous allons à la ferme.

CÉSARIO (continuant)

Du nouveau à tout prix, du nouveau ! Eh bien ! Maître, quoi de nouveau ce matin ?

ANDRÉ (*descendant les marches du pavillon*)

Toujours gai, Césario ? Tout est nouveau aujourd'hui, mon enfant ; la
verdure, le soleil et les fleurs, tout sera encore nouveau demain ; il n'y a
que l'homme qui se fasse vieux, tout se fait plus jeune autour de lui
chaque jour. Bonjour, Lionel ; levé de si bonne-heure, mon vieil ami ?

155

CÉSARIO

Alors les jeunes peintres ont donc raison de demander du neuf, puisque
la nature elle-même en veut pour elle, et en donne à tous.

160

LIONEL

Songes-tu à qui tu parles ?

(*À Lionel.*)

ANDRÉ

Ah ! Ah ! Déjà en train de discuter ? La discussion, mes bons amis, est
une terre stérile, croyez-moi ; c'est elle qui tue tout : moins de préfaces
et plus de livres. Vous êtes peintres, mes enfants ; que votre bouche soit
muette, et que votre main parle pour vous. Écoute-moi cependant, Cé-
sario. La nature veut toujours être nouvelle, c'est vrai ; mais elle reste
toujours la même. Es-tu de ceux qui souhaiteraient qu'elle changeât la
couleur de sa robe, et que les bois se colorassent en bleu ou en rouge ?
Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend. À côté d'une fleur fanée naît une
fleur toute semblable, et des milliers de familles se reconnaissent sous la
rosée aux premiers rayons du soleil ; chaque matin, l'ange de vie et de
mort apporte à la mère commune une nouvelle parure, mais toutes ces
parures se ressemblent ; que les arts tâchent de faire comme elle,
puisque'ils ne sont rien qu'en l'imitant ; que chaque siècle voie de nou-
velles mœurs, de nouveaux costumes, de nouvelles pensées, mais que le
génie soit invariable comme la beauté ; que déjeunes mains pleines de

165

170

175

force et de vie reçoivent avec respect le flambeau sacré des mains tremblantes des vieillards ; qu'ils la protègent contre le souffle des vents, cette flamme divine qui traversera les siècles futurs, comme elle a fait les siècles passés ! Retiendras-tu cela, Césario ? Et maintenant, va travailler ; à l'ouvrage ! À l'ouvrage ! La vie est si courte !... Nous vieillissons, mon pauvre ami ; la jeunesse ne veut plus guère de nous ; je ne sais si c'est que le siècle est un nouveau-né ou un vieillard tombé en enfance. 180

LIONEL

Morbleu ! Il ne faut pas que vos nouveaux venus l'échauffent par trop les oreilles ; je finirai par garder mon épée pour travailler. 185

(À Damien qui entre.)

ANDRÉ

Te voilà bien avec tes coups de rapière, brave Lionel ; le temps des épées est passé en Italie... Allons, allons, mon vieux, laissons dire les bavards et tâchons d'être de notre temps jusqu'à ce qu'on nous enterre. Eh bien ! Mon cher Damien, Cordiani vient-il? 190

DAMIEN

Je ne crois pas qu'il vienne aujourd'hui.

ANDRÉ

Est-ce qu'il est malade ?

DAMIEN

Je le pense.

ANDRÉ

Malade, lui ! Je l'ai vu hier soir, il ne l'était point. Sérieusement malade ? Allons chez lui. Que peut-il avoir ?

195

DAMIEN

N'allez pas chez lui, il ne saurait vous recevoir ; il s'est enfermé pour toute la journée.

ANDRÉ

Oh ! Non pas pour moi. Allons, Damien.

DAMIEN

Sérieusement, il veut être seul.

(Aux peintres qui sont restés et qui l'attendent.)

ANDRÉ

Seul ! Et malade ! Tu m'effraies... lui est-il arrivé quelque chose ? Une dispute ? Un duel ? Violent comme il est !... Ah ! Mon Dieu ! Mais qu'est-ce donc ? Il ne m'a rien fait dire. Pardonnez-moi, mes amis ; mais, vous le savez, c'est mon ami d'enfance, c'est mon meilleur, mon plus fidèle compagnon.

200

DAMIEN

Rassurez-vous, il ne lui est rien arrivé...

205

ANDRÉ

Dieu le veuille ! Dieu le veuille ! Ah ! Que de prières j'ai adressées au ciel pour la conservation d'une vie si chère !... Vous le dirai-je, ô mes

amis ! Dans ces temps de décadence où la mort de Michel-Ange nous a laissés, c'est en lui que j'ai mis mon espoir ; c'est un coeur chaud, et un bon coeur ; la Providence ne laisse pas s'égarer de telles facultés ! Que de fois, assis derrière lui, tandis qu'il parcourait du haut en bas son échelle, une palette à la main, j'ai senti se gonfler ma poitrine... J'ai étendu les bras, prêt à le serrer sur mon coeur, à baiser ce front si jeune et si ouvert d'où le génie rayonnait de toutes parts ! Quelle facilité ! Quel enthousiasme ! Mais quel sévère et cordial amour de la vérité ! Que de fois j'ai pensé avec délices qu'il était plus jeune que moi ! Je regardais tristement mes pauvres ouvrages et je m'adressais en moi-même aux siècles futurs : Voilà tout ce que j'ai pu faire, leur disais je, mais je vous lègue mon ami !

MATHURIN (*entrant*)

Monseigneur, un homme est là qui vous demande.

ANDRÉ

Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

MATHURIN

C'est un homme en longue robe, avec des cheveux gris ; vous l'avez, dit-il, fait demander hier.

(*À Damien.*)

ANDRÉ

J'y vais. Mais il n'a rien de grave, n'est-ce pas ?

GRÉMIO (*entrant*)

Les chevaux sont prêts, Monseigneur.

(À Damien.)

(Il sort par le pavillon, les autres personnages par le fond à gauche.)

ANDRÉ

Dans un instant : attends-moi, Grémio. Et nous le verrons demain ? Viens donc dîner avec nous, et si tu vois Lucrèce, dis-lui que je vais à la ferme et que je reviens. Vous allez à l'atelier, n'est-ce pas ? À tantôt, mes amis.

SCÈNE V

(Il compte dans sa main.)

GRÉMIO *(seul)*

Hum ! Hum ! Je l'ai bien vu pourtant... Quel intérêt Monsieur Damien peut-il avoir à me dire le contraire ? Il faut cependant qu'il en ait un, 230
puisqu'il m'a donné... Quatre... Cinq... Six... Diable ! Il y a quelque chose là-dessous... Non, certainement, pour un voleur, ce n'en était pas un... J'avais bien une autre idée, mais... Ah ! Mais, c'est là qu'il faut s'arrêter. Tais-toi, me suis-je dit, Grémio, holà, mon vieux, point de ce- 235
ci... Cela serait drôle à penser !... Penser n'est rien, qu'est-ce qu'on en voit ?... On pense ce qu'on veut... Et on dira ce qu'on voudra, j'ai entendu distinctement une voix de femme sur le balcon. Il m'est avis que c'est Spinette la camériste, et quelle autre qu'elle pouvait être là, sinon sa maîtresse elle-même ? Bon ! Quelle apparence !... Cependant une fe- 240
nêtr ne s'ouvre pas toute seule, et comment Spinette aurait-elle reconduit voleur ou amant par ce chemin-là ?... Ai-je entendu ou non ces paroles ; « Dans une heure et à toujours !... » Hé ! Oui, je les ai entendues.

SCÈNE VI

Grémio, André.

ANDRÉ

Eh bien ! Sommes-nous prêts ?

245

GRÉMIO

Mathurin est là qui tient les chevaux.

ANDRÉ

Dis-lui qu'il les mène à la grille, et qu'on attende.

SCÈNE VII

(Il se lève.)

ANDRÉ SEUL *(s'asseyant)*

Point d'argent de ce juif ! Des supplications continuelles et point d'argent ! Que dirai-je quand les envoyés du roi de France... Ah ! André, pauvre André ! Comment peux-tu prononcer ce mot-là ? Des monceaux d'or entre tes mains ; la plus belle mission qu'un roi ait jamais confiée à un homme, cent chefs d'oeuvre à rapporter, cent artistes pauvres et souffrants à guérir, à enrichir ! Le rôle d'un bon ange à jouer ! Les bénédictions de la patrie à recevoir, et, après tout cela, avoir peuplé un palais d'ouvrages magnifiques, et rallumé le feu sacré des arts prêt à s'éteindre à Florence ! André, comme tu te serais mis à genoux de bon coeur au chevet de ton lit le jour où tu aurais rendu fidèlement tes comptes ! Et c'est François Ier qui te les demande ! Lui, le chevalier sans reproche, l'honnête homme aussi bien que l'homme généreux ! Lui, le protecteur des arts, le père d'un siècle aussi beau que l'Antiquité ! Il s'est fié à toi,

250

255

260

et tu l'as trompé ! Tu l'as volé, André ! Car cela s'appelle ainsi, ne t'abuse pas là-dessus... Où est passé cet argent ? Des bijoux pour ta femme... des plaisirs, des fêtes plus tristes que l'ennui... Songes-tu à cela, André ? Tu es déshonoré ! Aujourd'hui te voilà respecté, chéri de tes élèves, aimé d'un ange... Ô Lucrèce ! Lucrèce !... Demain la fable de Florence !... Car enfin, il faut bien que tôt ou tard ces comptes terribles...
 Oh ! Mon Dieu ! Et ma femme elle-même n'en sait rien ! Ah ! Voilà ce que c'est que de manquer de caractère... Que faisait-elle de mal en me demandant ce qui lui plaisait ? Et moi, je le lui donnais parce qu'elle me le demandait, rien de plus : faiblesse maudite ! Pas une réflexion !... À
 quoi tient donc l'honneur ? Ah ! S'il s'agissait d'entrer la nuit chez un grand seigneur, de briser un coffre-fort et de s'enfuir, cela est horrible à penser... Impossible... Mais quand l'argent est là, entre vos mains, qu'on n'a qu'à y puiser, que la pauvreté vous talonne, non pas pour vous, mais pour Lucrèce ! Mon seul bien ici-bas, ma seule joie, un amour de dix
 ans ! Et quand on se dit qu'après tout, avec un peu de travail, on pourra remplacer... Oui, remplacer !... Le portique de l'Annonciade m'a valu un sac de blé ! Grémio ! Grémio !

SCÈNE VIII

André, Grémio.

GRÉMIO

Nous partirons quand vous voudrez.

ANDRÉ

Qu'as-tu, Grémio ? Je te regardais arranger ces brides ; tu te sers aujourd'hui de ta main gauche.

GRÉMIO

De ma main ?... Ah ! Ah ! Je sais ce que c'est ; plaise à Votre Excellence, j'ai le bras droit un peu blessé... Oh ! Pas grand'chose, mais je me fais vieux, et dame ! De mon temps... j'aurais dit...

285

ANDRÉ

Tu es blessé, dis-tu ?... Qui t'a blessé?

GRÉMIO

Ah ! Voilà le difficile... Qui ? Personne... Et cependant je suis blessé. Oh ! Ce n'est pas à dire qu'on puisse se plaindre en conscience...

ANDRÉ

Personne ? Toi-même apparemment.

GRÉMIO

Non pas, non pas ; où serait le fin sans cela ? Personne, et moi moins que tout autre.

290

ANDRÉ

Si tu veux rire, tu prends mal ton temps ; montons à cheval et partons.

GRÉMIO

Ainsi soit-il ! Ce que j'en disais n'était point pour vous fâcher, encore moins pour rire ; aussi bien riait-il fort peu ce matin quand il me l'a donné en courant.

295

ANDRÉ

Qui ? Que veut dire cela ? Qui te l'a donné ! Tu as un air de mystère singulier, Grémio.

GRÉMIO

Ma foi, au fait, écoutez. Vous êtes mon maître, on aura beau dire, cela doit se savoir; et, qui le saurait, si ce n'est vous ? Voilà l'histoire. J'avais entendu du bruit ce matin dans la cour, je me suis levé, et j'ai vu descendre un homme de la fenêtre. 300

ANDRÉ

De quelle fenêtre ?

GRÉMIO

Un homme à qui j'ai crié de s'arrêter; j'ai cru naturellement que c'était un voleur ; et donc, au lieu de s'arrêter, vous voyez à mon bras ; c'est un stylet qui m'a effleuré. 305

ANDRÉ

De quelle fenêtre, Grémio ?

GRÉMIO

Ah ! Voilà encore... Dame, écoutez, puisque j'ai commencé... C'était de la fenêtre de madame Lucrèce.

ANDRÉ

De Lucrèce ?

GRÉMIO

Oui, Monsieur.

310

ANDRÉ

C'est singulier.

GRÉMIO

Bref, il s'est enfui dans le jardin ; j'ai bien appelé et crié au voleur, mais là-dessus, voilà le fin : Monsieur Damien est arrivé, qui m'a dit que je me trompais, que lui le savait mieux que moi ; enfin, il m'a donné une bourse pour me taire.

315

ANDRÉ

Damien ?

GRÉMIO

Oui, Monsieur, la voilà.

ANDRÉ

De la fenêtre de Lucrèce !... Damien l'a donc vu, cet homme ?

GRÉMIO

Non, monsieur, il est sorti comme j'appelais.

ANDRÉ

Comment était-il ?

320

GRÉMIO

Qui ? Monsieur Damien ?

ANDRÉ

Non, l'autre.

GRÉMIO

Oh ! Ma foi, je ne l'ai guère vu.

ANDRÉ

Cela est étrange... et Damien t'a défendu d'en parler ?

GRÉMIO

Sous peine d'être chassé par vous.

325

ANDRÉ

Chassé par moi !... Il s'est enfui, dis-tu, dans le jardin ?... Était-il seul, cet homme ?

GRÉMIO

Seul ? Oui, dans le jardin, mais pas à la fenêtre.

ANDRÉ

Comment ? Achève de t'expliquer.

GRÉMIO

Mais, monseigneur...

330

ANDRÉ

Je te l'ordonne.

GRÉMIO

Eh bien ! Monseigneur, quand l'homme est sorti, quelqu'un était sur le balcon, et ils ont échangé quelques mots.

ANDRÉ

Qu'as-tu entendu ?

GRÉMIO

Quatre mots seulement : l'homme a fait un signe d'adieu, et il a dit :

« Dans une heure, et à toujours. »

335

ANDRÉ

Dans une heure ?

GRÉMIO

Et à toujours !...

(À part.)

(Haut.)

ANDRÉ

Dans une heure ! Et l'on savait ici que je devais aller à la ferme peut-être pour toute la journée... C'est donc de mon absence que l'on voulait profiter... Dieu juste ! Tu n'en as pas entendu davantage ?

340

GRÉMIO

Non, que je sache... Ah ! J'oubliais... On a ajouté : « Venez par la porte du jardin. »

ANDRÉ

Par la porte...

GRÉMIO

Du jardin... Mais je ne crois pas qu'on voulût parler de celle-ci, c'est plutôt l'autre, je suppose, la petite porte qui donne sur le derrière de la maison. 345

ANDRÉ

Écoute, Grémio : Va dire à Mathurin qu'il ramène les chevaux, et que nous sortirons plus tard ; après quoi, tu iras à cette petite porte, et tu y resteras, mais caché, tu entends ? Prends ton épée, et si, par hasard, quelqu'un essayait... Tu me comprends, appelle à haute voix, ne te laisse pas intimider, je serai là ; qui que ce soit, arrête-le. 350

GRÉMIO

Qui que ce soit, monseigneur ? Il pourrait arriver...

ANDRÉ

Qui que ce soit... J'irais bien moi-même, mais il faut qu'on me croie sorti, et j'en chargerais bien un autre que toi, mais je crois savoir ce que c'est... C'est de peu d'importance, vois-tu ? Une bagatelle !... Quelque plaisanterie !... Et tu n'as pas vu son visage ? 355

GRÉMIO

Il avait un masque.

ANDRÉ

J'en parlerai à Cordiani... Ainsi donc, c'est convenu, Grémio... N'aie aucune peur, je te le dis : c'est une pure bagatelle ; tu as très bien fait de me le dire... Je ne voudrais pas qu'un autre que toi le sût, et c'est pour cela que je te charge... As-tu vu comment il était vêtu ? 360

GRÉMIO

Il avait un manteau ; il s'est sauvé si vite... et puis le coup de stylet...

ANDRÉ

Tu ne connais pas la voix ?

GRÉMIO

Peut-être, je ne sais pas ; tout a été l'affaire d'un instant. 365

ANDRÉ

C'est incroyable ! Allons, fais ce que je t'ai dit : il faudra que j'en parle à Cordiani... Tu es sûr de la fenêtre ?

GRÉMIO

Très sûr.

(Il sort.)

ANDRÉ

Oui, à Cordiani, et d'abord à Damien. Dis que je suis sorti seul, n'oublie pas cela. Va, mon ami. - C'est bien étrange.

370

SCÈNE IX

GRÉMIO *(seul)*

Oui, c'est étrange, et je savais bien que mon maître m'écouterait ; cet argent de Monsieur Damien ne me semble ni clair ni bien gagné... Patience ! Nous saurons cela. Voici Madame Lucrèce, je vais à mon poste.

SCÈNE X

Lucrèce, Spinette, Grémio.

LUCRÈCE

Où est ton maître, Grémio ?

375

GRÉMIO

Je pense, madame, qu'il est à la ferme.

LUCRÈCE

Ne devais-tu pas l'accompagner ?

GRÉMIO

Il m'a ordonné de rester ici.

LUCRÈCE

Il est sorti seul ?

(Il sort.)

GRÉMIO

Oui, madame.

380

SCÈNE XI

Lucrèce, Spinette.

LUCRÈCE

Ainsi je ne le verrai plus.

SPINETTE

Est-ce bien possible, ma chère maîtresse? vous m'avez confié votre sein, je vous vois prête à l'exécuter, et malgré moi je ne puis y croire.

LUCRÈCE

Tout à l'heure tu y croiras.

385

SPINETTE

Il ne m'appartient pas de vous en dissuader, je n'ai que le droit d'en souffrir, et je suis aussi incapable d'oser vous blâmer que de vous trahir... Mais y avez-vous bien réfléchi?

LUCRÈCE

SPINETTE

Quitter une maison, une famille... Briser en un jour tous les liens d'une
vie si belle et si heureuse !... 390

LUCRÈCE

Si heureuse !...

SPINETTE

Vous l'étiez, Madame.

LUCRÈCE

Maintenant, je ne le serai plus. Oui, Spinette, je vais, dans un instant,
quitter, comme tu dis, une famille, une maison... Je vais perdre mon
nom, mon rang, ma fortune, et le premier des biens, l'honneur ! Je vais 395
partir avec Cordiani ; qui commet la faute en porte la peine ! Mais lui,
qui pourrait l'en punir ? Ce n'est pas lui qu'on peut accuser. Il n'a pro-
noncé aucun serment sur la terre, il n'a pas trahi une épouse ; il n'a rien
fait qu'aimer, et qu'être aimé. 400

SPINETTE

Vous cherchiez tout à l'heure monseigneur André.

LUCRÈCE

Oui, je voulais le voir une dernière fois.

SPINETTE

Plût au ciel que vous l'eussiez vu !

LUCRÈCE

Que veux-tu dire? Penses-tu que ma résolution puisse être ébranlée ?
André m'est cher, mais je ne sais ni tromper ni aimer à demi.

405

SPINETTE

Que de larmes vont couler, Madame !

LUCRÈCE

Comptes-tu donc pour rien les miennes ? Crois-tu qu'on perde, sans souffrir, son repos et son avenir ? Toi qui lis dans mon coeur comme dans le tien, toi pour qui ma vie est un livre ouvert dont tu connais toutes les pages, crois-tu qu'on puisse renoncer sans regrets à dix ans d'innocence et de tranquillité ?

410

SPINETTE

Que je vous plains !

LUCRÈCE

Silence, l'heure sonne ! Il va venir, Spinette, peut-être m'attend-il déjà.
Tu me suivras ; tout est-il préparé ?

SPINETTE

Où allez-vous ?

415

LUCRÈCE

Où il voudra. Mes cheveux sont-ils en désordre ? Ne suis-je point pâle ?
Insensée que je suis d'avoir pleuré !... Il vient, il vient, ma chère !... Suis-je belle ? Lui plairai-je ainsi ?

SCÈNE XII

André, Lucrèce, Spinette.

ANDRÉ

Bonjour, Lucrèce. Vous ne m'attendiez pas à cette heure, n'est-il pas vrai ? Que je ne vous importune pas, c'est tout ce que je désire. Dites-moi, de grâce, alliez-vous rentrer dans votre appartement ? J'attendrais, pour vous voir, le moment du dîner. 420

LUCRÈCE

Non, en vérité.

ANDRÉ

Les instants que nous passons ensemble sont si courts et si rares ! et ils me sont si chers !... Vous seule au monde, Lucrèce, me consolez du chagrin qui m'obsède... Ah ! Si je vous perdais !... Tout mon courage, toute ma philosophie sont dans vos yeux... 425

LUCRÈCE

Avez-vous quelque sujet de tristesse, mon ami ?... Vous étiez gai hier, il m'a semblé ? 430

ANDRÉ

La gaieté est quelquefois triste, et la mélancolie a le sourire sur les lèvres.

LUCRÈCE

Vous n'êtes pas allé à la ferme ? À propos, il y a une lettre pour vous ; les envoyés du roi de France doivent venir demain.

ANDRÉ

Demain !... Ils viennent demain ?

435

LUCRÈCE

L'apprenez-vous comme une fâcheuse nouvelle ? Alors, on pourrait vous dire éloigné de Florence, malade... en tout cas, ils ne vous veraient pas.

(On entend un cri étouffé dans le jardin, et des pas précipités.)

ANDRÉ

Pourquoi ?... Je les recevrai avec plaisir... Ne suis-je pas prêt à rendre mes comptes ? Que veut dire ce bruit ? Qu'y a-t-il ?

440

SCÈNE XIII

Lucrèce, Spinette, André, Cordiani dans le plus grand désordre.

ANDRÉ

Qu'as-tu, Cordiani ? Qui t'amène ? Que signifie ce désordre ? Que t'est-il arrivé ? Tu es pâle comme la mort.

LUCRÈCE *(bas à Spinette)*

Ah ! Je suis morte !

ANDRÉ

Réponds-moi, qui t'amène ? As-tu une querelle ? Faut-il te servir de second ? Au nom du ciel, parle ! Tu es comme une statue.

445

CORDIANI

Non, non... Je venais te parler... te dire... en vérité, je venais... je ne sais...

ANDRÉ

Qu'as-tu donc fait de ton épée ? Par le ciel ! Il se passe en toi quelque chose d'étrange... Veux-tu que nous allions chez toi ? Ne peux-tu parler devant ces femmes ? À quoi puis-je t'être bon ? Réponds ; il n'y a rien que je ne fasse... Mon cher ami, doutes-tu de moi ? ⁴⁵⁰

CORDIANI

Tu l'as deviné, j'ai eu une querelle... Je te cherchais... Je suis entré sans savoir pourquoi... On m'a dit que tu étais ici, et je venais... Je ne puis parler. ⁴⁵⁵

SCÈNE XIV

Les Mêmes, Lionel, puis Mathurin.

LIONEL

Maître ! Grémio est assassiné !

(Plusieurs peintres, etc., entrent.)

ANDRÉ

Qui dit cela ?

(Cordiani se retire dans la foule.)

CÉSARIO

Oui, maître, on vient de tuer Grémio ! Le meurtrier est dans la maison, on l'a vu entrer par la petite porte.

460

ANDRÉ

Des armes ! Des armes !... Parcourez le jardin, la maison..., qu'on ferme les portes.

LIONEL

Il ne peut être loin ; le coup vient d'être fait à l'instant même.

(Regardant sa main.)

ANDRÉ

Il est mort ! mort !... Où est mon épée ?... Ah ! c'est singulier, ma main est pleine de sang. D'où me vient ce sang?

465

LIONEL

Viens avec nous, maître, je te réponds de le trouver.

ANDRÉ

D'où me vient ce sang ? Ma main en est couverte !... Je n'ai pourtant touché que... tout à l'heure... Éloignez-vous, sortez d'ici!...

LIONEL

Qu'as-tu, maître ? Pourquoi nous éloigner ?

(Tous se retirent en silence. André regardant sa main.)

ANDRÉ

Sortez ! Sortez ! Laissez-moi seul ! Qu'on ne fasse aucune recherche, aucune !... Je le défends! Sortez d'ici tous... Obéissez quand je vous parle.⁴⁷⁰
Pleine de sang ! Je n'ai touché que la main de Cordiani.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Cordiani, Mathurin.

CORDIANI

Il veut me parler ?

MATHURIN

Oui, Monsieur, sans témoins.

475

(Mathurin sort. Cordiani s'assoit sur un banc à droite.)

CORDIANI

Dis-lui donc que je l'attends.

SCÈNE II

Cordiani, Damien, puis Lionel ET Césario, peintres, etc.

DAMIEN *(dans la coulisse)*

Cordiani ! Où est Cordiani ?

CORDIANI

Eh bien ! Que me veux-tu ?

DAMIEN *(sortant du pavillon)*

Je quitte André, il ne sait rien, ou du moins, rien qui te regarde. Il connaît parfaitement, dit-il, le motif de la mort de Grémio, et n'en accuse personne, toi moins que tout autre. 480

CORDIANI

Est-ce là tout ce que tu as à me dire ?

DAMIEN

Oui, c'est à toi de te régler là-dessus.

(Il va se rasseoir ; Lionel et Césario passent suivis des peintres, etc.)

CORDIANI

En ce cas, laisse-moi seul. 485

LIONEL *(arrivant du fond, et descendant la scène)*

Conçoit-on rien à cela ? Nous renvoyer, ne rien vouloir entendre, laisser sans vengeance un pareil coup ! Ce pauvre vieillard qui le sert depuis son enfance, qui l'a bercé sur ses genoux ! Ah ! Dieu ! Si c'était moi, il y aurait d'autre sang que celui-là.

DAMIEN

Ce n'est pourtant pas un homme comme André qu'on peut accuser de lâcheté. 490

LIONEL

Lâcheté ou faiblesse, qu'importe le nom ? Quand j'étais jeune, cela ne se passait pas ainsi. Il n'était, certes, pas difficile de trouver l'assassin ; et si l'on ne veut pas se compromettre soi-même, par mon patron ! On a des amis.

495

CÉSARIO

Quant à moi, je quitte la maison ; je suis venu ce matin ; l'Académie pour la dernière fois. Y viendra qui voudra, je vais chez Pontormo.

LIONEL

Mauvais coeur que tu es ! Pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas changer de maître.

(Il sort à droite, suivi de tout le monde.)

CÉSARIO

Bah ! Je ne suis pas le seul ; l'atelier est d'une tristesse... Juliette n'y veut plus poser, et comme on rit chez Pontormo ! Toute la journée on fait des armes, on boit, on danse ! Adieu, Lionel, au revoir.

500

(Voyant entrer André, ils sortent par le fond à gauche.)

DAMIEN *(à Lionel)*

Dans quel temps vivons-nous ?

SCÈNE III

Cordiani, André.

(Cordiani se lève à l'entrée d'André.)

ANDRÉ *(sortant du pavillon)*

Vois-tu ce stylet, Cordiani ? Si, maintenant, je t'étendais à terre d'un revers de ma main, et si je t'enterrais là, au pied de cet arbre, le monde n'aurait rien à me dire ; j'en ai le droit, et ta vie m'appartient. ⁵⁰⁵

CORDIANI

Tu peux le faire, ami, tu peux le faire.

ANDRÉ

Crois-tu que ma main tremblerait ? Pas plus que la tienne, tout à l'heure, sur la poitrine de mon vieux Grémio. Tu le vois, je le sais, tu me l'as tué ! À quoi t'attends-tu à présent ? Penses-tu que je ne sache pas tenir une épée ? Es-tu prêt à te battre ? N'est-ce pas là ton devoir et le mien ? ⁵¹⁰

CORDIANI

Je ferai ce que tu voudras.

ANDRÉ

Assieds-toi là et écoute-moi. Je suis né pauvre, tu le sais ; le luxe qui m'environne vient de mauvaise source ; c'est un dépôt dont j'ai abusé. Seul parmi tant de peintres illustres, je survivs, jeune encore, au siècle de Raphaël, et je vois de jour en jour tout s'écrouler autour de moi. Rome et Venise sont encore florissantes, notre patrie n'est plus rien. Je lutte en vain contre les ténèbres, le flambeau sacré s'éteint dans ma main ; crois- ⁵¹⁵
⁵²⁰

tu que ce soit peu de chose pour un homme qui a vécu de son art vingt ans que de le voir tomber ?... Mes ateliers sont déserts, ma réputation est perdue, je n'ai point d'enfants, point d'espérance qui me rattache à la vie ; ma santé est faible, et le vent de la peste qui souffle de l'Orient me fait trembler comme une feuille. Dis-moi, que me restait-il au monde ? S'il m'arrivait, dans mes nuits d'insomnie, de me poser un poignard sur le coeur, dis-moi, qui a pu me retenir jusqu'à ce jour?

525

CORDIANI

N'achève pas, André !

ANDRÉ

Je l'aimais d'un amour indéfinissable ! Pour elle j'aurais lutté contre une armée ; j'aurais bêché la terre et traîné la charrue pour ajouter une perle à ses cheveux. Ce vol que j'ai commis, ce dépôt du roi de France qu'on vient me redemander demain, et que je n'ai plus, c'est pour elle, c'est pour lui donner une année de richesse et de bonheur, pour la voir, une fois dans ma vie, entourée de plaisirs et de fêtes, que j'ai tout dissipé. Sais-tu maintenant ce que tu as fait ?

530

535

CORDIANI *(pleurant)*

André ! André !

(Montrant son stylet.)

ANDRÉ

Est-ce sur moi ou sur toi que tu pleures ? J'ai une faveur à te demander : grâce à Dieu, j'ai vu la foudre tomber sur mon édifice de vingt ans, sans en proférer une plainte et sans pousser un cri ; si le déshonneur était public, ou je t'aurais tué, ou nous irions nous battre demain ; pour prix du bonheur, le monde accorde la vengeance, et le droit de se servir de

540

cela... doit tout remplacer pour celui qui a tout perdu ; voilà la justice des hommes ; encore n'est-il pas sûr, si tu mourais de ma main, que ce ne fût pas toi que l'on plaindrait.

CORDIANI *(se levant)*

Que veux-tu de moi ?

545

ANDRÉ

Si tu as compris ma pensée, tu sais que je n'ai vu ici ni un crime odieux, ni une sainte amitié foulée aux pieds... L'homme à qui je parle n'a pas de nom pour moi. Je parle au meurtrier de mon honneur, de mon amour et de mon repos. La blessure qu'il m'a faite peut-elle être guérie ? Une séparation éternelle, un silence de mort, car il doit songer que sa mort a dépendu de moi... De nouveaux efforts de ma part, une nouvelle tentative enfin de ressaisir la vie, peuvent-ils encore me réussir ? En un mot, qu'il parte ; qu'il soit rayé pour moi du livre de vie ; qu'une liaison coupable et qui n'a pu exister sans remords, soit rompue à jamais ; que le souvenir s'en efface lentement, dans un an, dans deux ans peut-être, et qu'alors moi, André, je revienne, comme un laboureur ruiné par le tonnerre, rebâtir ma cabane détruite sur mon champ dévasté !

550

555

CORDIANI

Ô mon Dieu ! Mon Dieu !

ANDRÉ

Cela t'étonne, n'est-ce pas, que j'aie un tel courage ? Cela étonnerait aussi le monde, si le monde l'apprenait un jour... Je suis de son avis, un coup d'épée est plus tôt donné... Mais le jour où j'aurai la certitude que mon bonheur est à jamais détruit, je mourrai, n'importe comment ; jusque-là, j'accomplirai ma tâche. Je suis fait à la patience. Pour me faire aimer de cette femme, j'ai suivi, durant des années, son ombre sur la

560

terre ; arrivé au terme de ma carrière, je recommencerai mon ouvrage. 565
Qui sait ce qui peut advenir de la fragilité des femmes ? Qui sait
jusqu'où peut aller leur inconstance, et si dix autres années d'amour et
de dévouement sans bornes n'en pourront pas faire autant qu'un jour
d'erreur ?

CORDIANI

Quand dois-je partir ? 570

ANDRÉ

Un cheval est à la grille ; je te donne une heure, adieu.

CORDIANI

Ta main, André, ta main !

(Il fait quelques pas.)

ANDRÉ *(revenant sur ses pas)*

Ma main ! À qui ma main ? T'ai-je dit une injure ? T'ai-je appelé faux
ami, traître aux serments les plus sacrés ? T'ai-je dit que toi qui me tues,
je t'aurais choisi pour me défendre ? T'ai-je dit que j'eusse perdu autre 575
chose que l'amour de Lucrèce ? T'ai-je parlé de quelqu'autre chagrin ?
Tu le vois bien, ce n'est pas à Cordiani que j'ai parlé... À qui veux-tu
donc que je donne ma main ?

CORDIANI *(l'arrêtant)*

André ! Au nom du ciel ! Ta main !

(Il rentre dans le pavillon.)

ANDRÉ

Je ne le puis, il y a du sang après la tienne !

580

SCÈNE IV

Cordiani, Mathurin, puis Damien.

CORDIANI

Mathurin !

MATHURIN *(arrivant du fond à gauche)*

Plaît-il, Excellence ?

CORDIANI

Prends mon manteau, mon épée, et tu les porteras à la grille du jardin.

MATHURIN

Vous partez, Excellence ?

585

CORDIANI

Fais ce que je te dis.

DAMIEN *(sortant du pavillon)*

André m'apprend que tu pars, Cordiani ; est-ce pour quelque temps ?

(À Mathurin, au fond.)

CORDIANI

Je ne sais. Dépêche-toi, Mathurin, dépêche-toi.

(Il sort à gauche.)

MATHURIN

Cela est fait dans un instant.

DAMIEN

Maintenant, mon ami, adieu.

590

CORDIANI

Adieu ! Adieu ! Si tu vois ce soir... Je veux dire si demain, ou un autre jour...

DAMIEN

Qui ? Que veux-tu dire ?

CORDIANI

Rien ! Rien ! Adieu, Damien ! Au revoir !

DAMIEN

Au revoir, adieu.

595

CORDIANI *(à Mathurin qui entre)*

Tout est prêt, n'est-ce pas ?

MATHURIN

Oui, Excellence. Vous accompagnerai-je ?

(Mathurin sort à droite, Cordiani remonte la scène, puis redescend vivement.)

CORDIANI

Certainement, Mathurin. Je ne puis partir, Damien.

DAMIEN

Tu ne pars pas ?

CORDIANI

Non, c'est impossible, vois-tu ! Pâles statues, promenades chéries, sombres allées, comment voulez-vous que je parte ? Ô murs que j'ai franchis ! Terre que j'ai ensanglantée !...

600

DAMIEN

Au nom du ciel !...

CORDIANI

Dis-moi, Damien, où puis-je aller, où puis-je marcher, sans voir la mort sur mon chemin ? Te souviens-tu de ce que tu me disais ? J'aimais, je ne t'écoutais pas!... Maintenant...

605

DAMIEN

Mon ami !...

CORDIANI

Maintenant la mort est devant mon amour, elle est sous mes pas, elle est dans mon coeur ! Et ce portrait que je t'ai montré, cette ombre adorée d'une fatale beauté, n'est plus pour moi que le masque d'un spectre couvert des larmes d'un ami. ⁶¹⁰

DAMIEN

Où vas-tu ?

(Ils sortent au fond à gauche.)

CORDIANI

La revoir encore une fois ! Ne t'effraie pas, je suis en délire... cela n'est rien ; écoute, André va venir, entouré de ses amis, et près de lui... en un mot, mon ami... je veux la voir un instant encore... Un seul instant ! ⁶¹⁵

SCÈNE V

André, Lucrèce sortant du pavillon.

ANDRÉ

Mes amis viennent bien tard. Vous êtes pâle, Lucrèce ; cette mort vous a effrayée.

LUCRÈCE

Lionel et Damien sont cependant ici, je ne sais qui peut les retenir.

ANDRÉ

Vous ne portez plus de bagues ? Les vôtres vous déplaisent ? Ah ! Je me trompe, en voici une que je ne connaissais pas encore. 620

LUCRÈCE

Cette mort, en vérité, m'a effrayée... Je ne puis vous cacher que je suis souffrante.

ANDRÉ

Montrez-moi cette bague, Lucrèce... Est ce un cadeau ? Est-il permis de l'admirer ? 625

LUCRÈCE (*donne la bague*)

C'est un cadeau de Marguerite, mon amie d'enfance.

ANDRÉ

C'est singulier, ce n'est pas son chiffre... Pourquoi donc ? C'est un bijou charmant, mais bien fragile !... Ah ! Mon Dieu : qu'allez-vous me dire ? Je l'ai brisé en le prenant.

LUCRÈCE

Il est brisé ? Mon anneau brisé ? 630

ANDRÉ

Que je m'en veux de cette maladresse ! Mais, en vérité, le mal est sans ressource.

LUCRÈCE

N'importe, rendez-le-moi tel qu'il est.

(Il le jette à terre et l'écrase.)

ANDRÉ

Qu'en voudriez-vous faire ? L'orfèvre le plus habile n'y pourrait trouver remède.

635

LUCRÈCE

Ne l'écrasez pas !... J'y tenais beaucoup.

ANDRÉ

Eh bien ! S'il vous plaît, ramassez-le. Avons-nous beaucoup de monde ?
Le dîner sera-t-il joyeux ?

LUCRÈCE

Mais nous aurons noire compagnie habituelle, je suppose, Lionel, Damien et Cordiani.

640

ANDRÉ

Cordiani aussi ?... Je suis désolé de la mort de Grémio.

LUCRÈCE

C'était votre père nourricier.

ANDRÉ

Qu'importe ? Qu'importe ? Tous les jours on perd un ami ; n'est-ce pas une chose ordinaire que d'entendre dire : Celui-là est mort, celui-là est ruiné ? On danse par là-dessus, tout n'est qu'heur et malheur !

645

SCÈNE VI

Lucrèce, André, Lionel, Damien, Spinette.

(Ils s'assoient.)

ANDRÉ

Allons, mes bons amis, à table ! Avez-vous quelque souci ? Quelque peine de coeur ? Il s'agit de tout oublier. Hélas ! Oui, vous en avez, sans doute, tout homme en a sous le soleil.

LIONEL

Pourquoi reste-t-il une place vide ?

650

ANDRÉ

Cordiani est parti pour l'Allemagne.

LUCRÈCE

Parti !... Cordiani ?

ANDRÉ

Oui, pour l'Allemagne; que Dieu le conduise !

LUCRÈCE *(bas à Damien)*

Est-ce vrai, Damien, qu'il est parti ?

DAMIEN

Très vrai.

655

(Il tonne.)

LIONEL

Il fait mauvais temps pour voyager.

(Montrant les flacons.)

ANDRÉ

Allons, mon vieux Lionel, notre jeunesse est là-dedans.

LIONEL

Parlez pour moi, maître ; puisse la vôtre durer longtemps encore pour vos amis et pour le pays !

ANDRÉ

Jeune ou vieux, que veut dire ce mot ? Les cheveux blancs ne font pas la vieillesse, et le coeur de l'homme n'a pas d'âge.⁶⁶⁰

LIONEL

Renoncerez-vous à vos espérances ?

ANDRÉ

Je crois que ce sont elles qui renoncent à moi. Ô mon vieil ami !
L'espérance est semblable à la fanfare guerrière ; elle mène au combat et divinise le danger ; tout est si beau, si facile, tant qu'elle retentit au fond du coeur ! Mais le jour où sa voix expire, le soldat s'arrête et brise son épée.⁶⁶⁵

DAMIEN

Qu'avez-vous, Madame ? Vous paraissez souffrir.

LIONEL

Mais, en effet, quelle pâleur ! Nous devrions peut-être nous retirer.

(Spinette entre dans le pavillon.)

LUCRÈCE

Spinette, entre dans ma chambre, ma chère, et prends mon flacon sur
ma toilette, tu me l'apporteras. 670

(Spinette rentre épouvantée.)

ANDRÉ

Qu'avez-vous, Lucrèce ? Ô ciel ! Seriez-vous réellement souffrante ?

SPINETTE

Monseigneur !... Monseigneur ! Un homme est là caché.

ANDRÉ

Où ?

SPINETTE

J'étais entrée, il m'a saisi la main comme je passais entre les deux
portes. 675

LIONEL *(allant au pavillon)*

Voilà la suite de votre faiblesse, maître ; c'est le meurtrier de Grémio ;
laissez-moi lui parler.

(À Lucrèce.)

ANDRÉ

Lionel, n'entre pas, c'est moi que cela regarde. Est-ce lui, malheureuse ?
Est-ce lui ?

680

(Elle s'évanouit.)

LUCRÈCE

Ô mon Dieu !

DAMIEN

André, empêchez-le de voir Cordiani.

(Criant.)

ANDRÉ

Cordiani ! Mon déshonneur est-il si public, si bien connu de tout ce qui m'entoure, que je n'aie qu'un mot à dire pour qu'on me réponde par celui-là : Cordiani ! Sors donc, misérable, puisque Damien t'appelle.

685

SCÈNE VII

Les Mêmes, Cordiani.

(Damien sort avec Lucrèce et Spinette.)

ANDRÉ

Messieurs, je vous ai fait sortir tantôt... À présent je vous prie de rester. Emmenez cette femme ! Cet homme est l'assassin de Grémio. C'est pour entrer chez ma femme qu'il l'a tué... Dans quelque état qu'elle se trouve, vous, Damien, vous la conduirez à sa mère, à l'instant même. Mainte-

690

nant, Lionel tu vas me servir de témoin ; Cordiani prendra celui qu'il voudra ; car tu vois ce qui se passe, mon ami ?

LIONEL

Maître, il faut régler cette affaire et choisir l'heure et le lieu du combat.

(À Cordiani.)

(Il entre dans le pavillon.)

ANDRÉ

L'heure ? À l'instant. Le lieu ? Ici même. Ah ! Vous voulez que le déshonneur soit public ! Il le sera, Monsieur, il le sera. Mais la réparation va l'être de même, et malheur à celui qui la rend nécessaire ! Je vais prendre des épées. ⁶⁹⁵

SCÈNE VIII

Lionel, Cordiani.

LIONEL

N'allez-vous pas, monsieur, chercher un second ?

CORDIANI

Non, monsieur. ⁷⁰⁰

LIONEL

Ce n'est pas l'usage, et je vous avoue que pour moi j'en suis fâché. Du temps de ma jeunesse, il n'y avait guère d'affaires de cette sorte, sans quatre épées tirées.

CORDIANI

Ceci n'est pas un duel, Monsieur ; André n'aura rien à parer, et le combat ne sera pas long.

705

LIONEL

Qu'entends-je ? Voulez-vous faire de lui un assassin ?

CORDIANI

Je m'étonne qu'il ne revienne pas.

SCÈNE IX

Lionel, Cordiani, André, puis Damien.

(Lionel prend les épées des mains d'André ; après les avoir mesurées, il en donne une à Cordiani et l'autre à André.)

ANDRÉ *(entrant)*

Me voilà.

ANDRÉ

En garde !

710

(Il tonne.)

DAMIEN *(entrant)*

André, je n'ai pu remplir la mission dont tu m'avais chargé. Lucrece refuse mon escorte... Elle est partie seule à pied, accompagnée de sa suivante.

ANDRÉ

Dieu du ciel ! Quel orage se prépare !...

DAMIEN

Lionel, je me présente ici comme le second de Cordiani. André ne verra⁷¹⁵ dans cette démarche qu'un devoir qui m'est sacré ; je ne tirerai l'épée que si la nécessité m'y oblige.

CORDIANI

Merci, Damien, merci.

LIONEL

Êtes-vous prêts ?

ANDRÉ

Je le suis.

720

(Ils se battent, Cordiani est blessé.)

CORDIANI

Je le suis.

DAMIEN

Cordiani est blessé.

ANDRÉ *(se jetant sur lui)*

Tu es blessé, mon ami ?

LIONEL *(le retenant)*

Retirez-vous, nous nous chargeons du reste.

CORDIANI

Ma blessure est légère, je puis encore tenir mon épée.

725

LIONEL

Non, monsieur, vous allez souffrir beaucoup plus dans un instant.
L'épée a pénétré ; si vous pouvez marcher, venez avec nous.

CORDIANI

Vous avez raison ; viens-tu, Damien ? Donne-moi ton bras, je me sens bien faible. Vous me laisserez chez Manfredi.

ANDRÉ *(bas à Lionel)*

La crois-tu mortelle ?

730

(Ils sortent à droite.)

LIONEL

Je ne réponds de rien.

SCÈNE X

(Il fait quelques pas vers la maison.)

(Il tonne.)

(Il va du côté des arbres.)

(Il regarde son épée.)

(Il la jette.)

(Il pleure à chaudes larmes ; quatre hommes passent derrière la grille, portant une bière ; Césario suit le convoi.)

ANDRÉ SEUL

Pourquoi me laissent-ils ? Il faut que j'aïlle avec eux... Où veulent-ils que j'aïlle ? Il ne s'est pas défendu ; je n'ai pas senti son épée... Il a reçu le coup, cela est clair ; il va mourir chez Manfredi, c'est singulier, je me suis pourtant déjà battu... Lucrèce partie !... Est-ce que je n'entends pas ⁷³⁵ marcher là dedans ?... Non, personne, il va mourir... Lucrèce seule avec sa suivante ! Eh bien ! Quoi ? Je suis trompé par cette femme, je me bats avec son amant... Je le blesse, me voilà vengé... Tout est dit. Ah ! Cette maison déserte ! Cela est affreux ! Quand je pense à ce qu'elle était hier au soir ! À ce que j'avais, à ce que j'ai perdu !... Qu'est-ce donc que la ⁷⁴⁰ vengeance ? Quoi ! Voilà tout ? Et rester seul ainsi ? À qui cela rend-il la vie de faire mourir un meurtrier ? Quoi ? Répondez. Qu'avais-je affaire de chasser cette femme, d'égorger cet homme ? Je me soucie bien de vos lois d'honneur ! Cela me console bien, que vous ayez inventé cela, que vous l'ayez réglé comme une cérémonie ! Où sont mes dix années de ⁷⁴⁵ bonheur, ma femme, mon ami, le soleil de mes jours, le repos de mes nuits ? Voilà ce qui me reste. Que me veux-tu, toi ? On t'appelle l'amie des offensés... Il n'y a point ici d'homme offensé... Il n'y a qu'un malheureux... Que l'eau du ciel essuie ton sang !... Ah ! Cette affreuse maison ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je n'y rentrerai jamais ! Qui cela ? ⁷⁵⁰

SCÈNE XI

André, Césario.

CÉSARIO *(s'agenouillant)*

Nicolas Grémio.

ANDRÉ *(s'agenouillant aussi)*

Et toi aussi, mon pauvre vieux, et toi aussi tu m'abandonnes !...

CÉSARIO *(se lève et s'approche d'André)*

Moi, maître, je ne vous abandonnerai pas.

ANDRÉ

C'est toi, mon enfant ?

755

CÉSARIO

Oui, maître, je vous avais quitté ; j'étais allé chez Pontormo ; j'y allais chercher la gaieté, et je l'y ai bien trouvée en effet ; mais je ne m'en suis senti que plus triste.

ANDRÉ

C'est le malheur que tu trouveras ici.

CÉSARIO

Il pèse moins que l'ingratitude.

760

(Il va pour sortir.)

ANDRÉ

Donne-moi ta main ; merci, mon enfant. Va, entre là, car, pour moi, jamais...

SCÈNE XII

André, Césario, Lionel.

LIONEL *(entrant)*

Où allez-vous, André ?

ANDRÉ

Je vais voir la mère de ma femme.

765

LIONEL

Elle n'est pas à Florence.

ANDRÉ

Ah ! Où est donc Lucrèce, en ce cas ?

LIONEL

Je ne sais, mais ce dont je suis certain, c'est que Monna Flora est absente.

ANDRÉ

Comment le savez-vous, et par quel hasard êtes-vous là ?

770

LIONEL

Je revenais de chez Manfredi, où j'ai laissé Cordiani ; en passant j'ai rencontré Césario, et nous avons voulu savoir...

ANDRÉ

Cordiani se meurt, n'est-il pas vrai ?

CÉSARIO

Non, maître, on espère le sauver.

(Fausse sortie.)

ANDRÉ

Laissez-moi.

775

LIONEL

Qu'allez-vous faire, mon ami ? Si votre femme se respecte assez peu pour revoir l'auteur d'un crime...

ANDRÉ

Que veux-tu que je fasse ? Oui, oui, je les tuerais tous les deux ! Ah ! Ma raison est égarée ; je vois ce qui n'est pas... Je ne sais même...

LIONEL

Que dis-tu ?

780

ANDRÉ

Rien ; je croyais l'avoir perdu. Ils sont ensemble, n'est-ce pas ?

LIONEL

Au nom du Ciel, fiez-vous à moi... Votre honneur m'est aussi cher que le mien. Toute violence en cette occasion serait de la cruauté. Votre ennemi expire, que voulez-vous de plus ?

(Il s'assied près de la table.)

ANDRÉ

Il faut que j'écrive à Lucrèce.

785

(À part.)

LIONEL

Que pouvez-vous lui dire ? Ah ! Malheureux ! Dieu veuille que sa raison affaiblie ne l'abandonne pas tout à fait.

(Césario sort.)

ANDRÉ *(écrivant sur ses tablettes et déchirant la feuille)*

Tiens, Césario, je t'en conjure, va trouver Lucrèce, demande une réponse à ma lettre, et sois revenu tout à l'heure... Mais, pourquoi pas nous-mêmes, Lionel ?

790

LIONEL

Mon ami !...

ANDRÉ

Quoi, plus rien ?... Tout devant moi se change donc en désert ? Ô solitude ! Solitude ! Que ferai-je de ces mains-là ?

LIONEL

Eh ! Que demandez-vous dans cette fatale lettre ?

ANDRÉ *(se lève)*

Ce que je demande... Ô comble de misère !... Je supplie, Lionel, lorsque
je devrais punir... Ne me juge pas, mon ami, comme tu pourrais faire un
autre homme... Je suis un homme sans caractère, vois-tu, j'étais né pour
vivre tranquille. 795

LIONEL *(à part)*

Sa douleur me confond malgré moi.

ANDRÉ

Elle ne répondra pas ! Comment en suis-je venu là ? Sais-tu ce que je lui
demande ? Ah ! La lâcheté elle-même en rougirait, Lionel ! Je lui de-
mande de revenir à moi. 800

LIONEL

Est-ce possible ?

ANDRÉ

Oui, oui, je sais tout cela, j'ai fait un éclat ; eh bien ! Dis-moi, qu'y ai-je
gagné ? Je me suis conduit comme lu l'as voulu... Eh bien ! Je suis le
plus malheureux des hommes. Je l'aime ! Je l'aime plus que jamais ! 805

LIONEL

Calme-toi.

ANDRÉ

C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela... Il m'a semblé qu'un coup me frappait... Tout se détache de moi... Il m'a semblé que Lucrèce partait.

810

LIONEL

Que Lucrèce partait ?

ANDRÉ

Oui, je suis sûr que Lucrèce part sans me répondre.

LIONEL

Comment cela ?

ANDRÉ

J'en suis sûr !... Je viens de la voir.

LIONEL

Cela est étrange.

815

SCÈNE XIII

Lionel, André, Césario.

ANDRÉ

Tiens, voilà Césario !... Eh bien ?

CÉSARIO

Madame Lucrèce a quitté Florence.

ANDRÉ

Et Cordiani ?

CÉSARIO

Je ne sais.

820

ANDRÉ

Vois-tu, Lionel ? Ils sont partis ensemble.

LIONEL

Où vas-tu ?

SCÈNE XIV

Lionel, Damien, André, Mathurin.

DAMIEN

André !

ANDRÉ

Ah ! Tu as raison, la terre se dérobe...

825

LIONEL *(à Damien)*

Cette journée l'a tué ! Il n'a pu supporter son malheur.

(Il fait quelques pas et chancelle ; Damien et Lionel s'approchent pour le soutenir.)

ANDRÉ

Ils sont partis ensemble ? Je me sens bien faible... Ne vous inquiétez pas... Je ne les poursuivrai point... Mes forces m'ont abandonné... Et aussi bien qu'ai-je à faire dans ce monde ? Ô lumière du soleil ! Ô belle nature ! Ils s'aiment, ils sont heureux ! Comme ils courent joyeux dans la plaine ! Leurs chevaux s'animent, et le vent qui passe emporte leurs baisers... La patrie ! La patrie !... Ils n'en ont point, ceux qui parlent ensemble ! 830

LIONEL

Sa main est froide comme le marbre.

ANDRÉ *(à Mathurin)*

Écoute-moi, Mathurin, écoute-moi, et rappelle-toi mes paroles : Tu vas prendre un cheval et le lancer au galop. Retiens ce que je te dis ; ne me fais pas répéter deux fois, je ne le pourrais pas ; tu les rejoindras dans la plaine, tu les aborderas, Mathurin, et tu leur diras : Pourquoi fuyez-vous si vite ? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani. 835

MATHURIN

Faut-il dire cela, Monseigneur ? 840

(Mathurin sort.)

ANDRÉ

Va, va, ne me fais pas répéter.

(Bas à Damien.)

LIONEL

Qu'as-tu dit à cet homme ? Est-ce que vraiment Cordiani...

DAMIEN *(de même)*

Cordiani n'est plus.

(Prenant la coupe.)

(Il verse à l'écart un flacon dans la coupe et boit.)

ANDRÉ

Maintenant, qu'on m'apporte ma coupe, pleine d'un vin généreux. Menez-moi jusqu'à cette porte, mes amis. C'était celle des joyeux repas. À la mort des arts en Italie.

845

LIONEL

Quel est ce flacon dont tu as versé quelques gouttes ?...

ANDRÉ

C'est un cordial puissant. Approche-le de tes lèvres, et tu seras guéri, quel que soit le mal dont tu souffres. Vos mains, et adieu, chers amis... Oh ! Combien je l'aimais !

850